

Zeitschrift: Bulletin de la Société romande d'apiculture
Herausgeber: Société romande d'apiculture
Band: 3 (1906)
Heft: 2

Heft

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 07.06.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ ROMANDE D'APICULTURE

S'ADRESSER

pour tout ce qui concerne la rédaction
à M. GUBLER, à Belmont (Boudry)
Neuchâtel.



pour les annonces et l'envoi
du journal
à M. Ch. BRETAGNE, à Lausanne.

TROISIÈME ANNÉE

N° 2.

FÉVRIER 1906

CONVOCAATION

La réunion du comité et des délégués des sections de la Société romande d'apiculture aura lieu le samedi 3 mars, à 10 1/2 heures, au Restaurant International, à Lausanne.

ORDRE DU JOUR :

1. Comptes de 1905 ;
2. Rapport des sections ;
3. Fixation de l'assemblée du printemps ;
4. Propositions individuelles.

Le Président.

CONSEILS AUX DÉBUTANTS

FÉVRIER

Malgré tous les pronostics l'hiver a été très doux jusqu'à présent ; la température n'est guère descendue à plus de cinq degrés au-dessous de zéro. Les abeilles font de fréquentes petites sorties et n'arrivent pas à un repos et une tranquillité normale. Aussi la consommation va-t-elle grand train, différant beaucoup des années précédentes.

Notre ruche sur balance a indiqué les diminutions suivantes en décembre :

I ^{er} semaine	500	grammes.
II ^e »	300	»
III ^e »	500	»
IV ^e »	500	»

Total : 1800 grammes en décembre.

La même ruche avait diminué en décembre 1904 de 400 grammes et en 1903 de 300 grammes. Ces hivers doux ne sont nullement favorables aux abeilles ; un temps froid, sec et égal, leur vaut infiniment mieux ; elles se reposent mieux et les dépenses sont bien moindres. Aussi n'est-il pas étonnant qu'avec une pareille consommation on trouve sur les cartons au-dessous des ruches une quantité inusitée d'écaillés de cire. D'ailleurs ces sorties intempestives coûtent la vie à tant de pauvres abeilles, un coup de vent froid les fauche par milliers. Après la sortie du 5 janvier le sol était couvert de ces pauvrettes engourdis. Nous en avons ramassé quelques centaines dans une boîte ; mises quelque temps dans une chambre chaude elles sont toutes revenues à la vie et ont pris le vol pour réintégrer leurs ruches. Celui qui aurait le temps de ramasser après une de ces sorties critiques toutes les engourdis devant son rucher serait, certes, bien récompensé de ses peines !

Février est le mois où l'apiculteur soigneux revoit son outillage et fait les acquisitions nécessaires ; a-t-il besoin de caisses, de feuilles gaufrées, de colonies, d'outils, il n'attendra pas pour les assurer que les fournisseurs soient débordés de demandes. Il examinera ses rayons de réserves ; si dans un gâteau il voit trop de cellules de mâle il coupera cette partie et la remplacera par un morceau de cellules d'ouvrières pris dans un autre. De cette manière on peut souvent faire de deux mauvais rayons un bon ; si l'on coupe tout avec une règle on s'aperçoit à peine du raccommodage et les abeilles se chargent de souder tout.

Les ruches en plein air ont souvent besoin de réparation ; exposées à toutes les intempéries elles durent naturellement bien moins longtemps que celles qui sont abritées par un toit. Il ne faudrait surtout pas négliger de les vernir de temps en temps. Cela se fait le mieux contre le printemps pendant que les abeilles ne sortent pas encore trop ; on choisit un jour frais et sec et on met passablement de siccatif dans la couleur. Le jour après déjà les abeilles peuvent se poser sans s'engluier.

Vers la fin du mois a généralement lieu la première grande sortie. Si l'apiculteur prévoit cela, le matin avant que l'exode commence, il retire les cartons des ruches pour que les abeilles n'aient pas besoin de tirer elles-mêmes les cadavres dehors ; on leur épargne un travail et sauve la vie à quantité de bêtes. Le soir, après la rentrée, on observe les ruches consciencieusement ; c'est dans ce moment qu'on reconnaît le mieux celles qui sont orphelines. Une ruche qui est encore agitée tandis que les autres sont déjà tranquilles, est très suspecte ; et il faut la marquer pour l'examiner le premier beau jour.

Nous engageons beaucoup les jeunes apiculteurs, qui ne font pas

encore partie d'une société, de se faire recevoir d'une section et d'assister fréquemment à ses réunions. En voyant des personnes compétentes procéder aux différentes opérations il apprendra souvent plus en une heure que chez lui dans toute une année.

U GUBLER.

Belmont, le 16 janvier 1906.

LE TEMPS

Hiver exceptionnellement doux, janvier superbe, du soleil et des sorties comme quelquefois nous n'en avons pas en mars, des colonies très fortes, une consommation proportionnée et la *Feuille d'Avis de Lausanne* dit :

En décembre 1288, on vendait dans les rues de Cologne des violettes cueillies dans les prairies du Rhin ; on vit des bluets en février, et la vigne était en fleurs sur les coteaux de la Moselle au mois d'avril.

En 1572, les arbres se couvrirent de feuilles en janvier.

En 1731, tout était en fleurs en février.

En 1758, il n'y eut ni neige ni gelée.

En 1782, la chaleur était extraordinaire. En décembre il y eut des orages comme au mois d'août, et, en janvier, tout était fleuri comme en mai.

En 1821, la température fut d'une douceur extrême ; les petits pois étaient en fleurs au mois de décembre (?) et les seigles furent rentrés avant le 24 juin. La récolte du vin fut une des plus remarquables du siècle.

Donc, apiculteurs mes amis, attention aussi bien dans l'éventualité d'un printemps précoce que dans celle d'un retour de froid.

Lausanne, le 16 janvier.

C. BRETAGNE.

POUR OBTENIR DES RUCHÉES FORTES

« Maintenez vos colonies fortes ». Cet axiome, que cite Langstroth dans sa conclusion apicole, est certainement à la base de toute bonne apiculture. Mais comment maintenir nos colonies toujours fortes ? Suffit-il de les tenir constamment approvisionnées de miel ?

Une réponse affirmative peut suffire comme règle générale, mais dans de nombreuses exceptions il faut que d'autres conditions soient remplies pour avoir toujours des colonies fortes au moment de la récolte.

La fécondité de la reine est d'un intérêt immense dans cette question. Car, en effet, les abeilles, comme tous les autres êtres vivants, sont douées d'une fécondité plus ou moins grande. Celui qui fait l'élevage des reines en grand s'aperçoit bien facilement de la différence qui existe entre deux reines de même race et élevées dans les mêmes conditions et souvent de la même mère. Elevées en nuclei, l'une remplira promptement toutes les cellules disponibles de ses œufs, pondant quelquefois deux œufs dans la même cellule si la place manque et la nourriture abonde, tandis que l'autre n'agrandira que lentement le cercle de couvain. J'ai vu de petites ruchées, faites de six demi-cadres, en juillet, regorger bientôt d'abeilles et se préparer à essaimer en septembre, pendant une bonne récolte d'automne, tandis que d'autres ruchées de même dimension, récoltaient tout au plus assez pour l'hiver et avaient quelquefois besoin d'un cadre ou deux de couvain pour être suffisamment fortes pour passer l'hiver.

Après un hiver rigoureux et de fortes pertes, certaines ruchées trouvent moyen de récupérer leurs forces promptement tandis que d'autres végètent et se trouvent trop faibles quand vient la récolte pour travailler dans les hausses. Si toutes les conditions sont égales d'ailleurs c'est la fécondité de la reine qui est en faute. C'est un point important que nous négligeons trop souvent. Quelquefois c'est par notre faute que nous nous trouvons avoir des reines de mauvaise qualité. Souvent, trop souvent, ici, c'est par une reproduction trop constante de la même race, du même sang, que nous obtenons des reines manquant de fécondité. L'abeille italienne fraîchement importée a donné de bons résultats à ceux qui font de l'apiculture intensive, mais trop souvent l'élevage continu de reines jaunes, par la raison que la couleur est un signe distinctif de pureté, a fourni une race dans laquelle la fécondité a fait place à la beauté, la première de ces deux qualités ayant été reléguée au second rang dans le choix des reproducteurs, quoique l'apiculteur ait lui-même bien compris que la fécondité de la reine est le *sine qua non* de la réussite. Il est donc bon de mêler de temps en temps du sang nouveau par de fraîches importations ou par un échange judicieux de reines de choix entre apiculteurs éloignés l'un de l'autre.

Mais il est surtout important de se débarrasser des reines de peu de fécondité qu'on trouve toujours en plus ou moins grand nombre dans un rucher. Non seulement leurs ruches fourniront un moins fort contingent d'ouvrières pour la récolte et par conséquent rappor-

teront moins de miel que les autres, mais les faux-bourçons qu'elles produiront en plus ou moins grand nombre apporteront aux jeunes élèves la tendance aux défauts de leurs mères. Ceci n'est pas constant, nous devons le reconnaître, et quelquefois les enfants de parents manquant de fécondité en montrent une recrudescence, mais le principe de la sélection naturelle revient toujours à la surface et les plus prolifiques doivent l'emporter. Nous ne faisons qu'aider la nature quand nous détruisons les sujets manquant de fécondité pour les remplacer par des êtres plus féconds. En même temps nous augmentons nos chances de réussite.

Je sais que certains apiculteurs s'imaginent que tous ces petits soins sont du temps perdu. Ceux qui ont essayé des méthodes progressistes savent le contraire. L'apiculture ne se compose que de minuties, de petits détails, et la différence entre le succès et la réussite dépend entièrement de ces petits détails. Le soin des ruches, comme le soin d'un jardin, demande une attention soutenue. Celui qui plante et laisse à la nature le soin de sarcler n'a bientôt guère que des mauvaises herbes.

Les abeilles se nourrissent elles-mêmes, il ne leur faut que quelques soins judicieux donnés à temps et un secours à l'occasion. Il y a peu de branches d'agriculture qui rendent autant de bénéfices pour le temps et le capital engagé.

Nous avons ici cette année une saison pluvieuse, la récolte de miel de trèfle blanc a été bonne, mais pour le moment tout est noyé par les pluies continuelles. Comme nous avons généralement de la sécheresse en juillet nous espérons que cela finira bientôt et que les fermiers pourront couper leurs foins. Si nous pouvons avoir du beau temps avec la chaleur ordinaire ici au mois d'août, nous devons compter sur une belle récolte de miel d'automne.

12 juillet 1905.

C.-P. DADANT.

LE CAUCHEMAR DES APICULTEURS

Les districts du Jura-Nord sont peu favorisés sous le rapport de la production du miel. Sauf de rares, très rares exceptions, nous ne pouvons pas enregistrer les fortes récoltes journalières des cantons de Vaud et du Valais. Cette production varie encore sensiblement, chez nous, entre des localités assez rapprochées, ayant la même flore, la même altitude et une exposition identique. Il faut, je crois, en attribuer les causes à une végétation moins active et surtout à la nature du terrain.

La culture des abeilles pratiquée avec de petites ruches en paille, comme celles de nos aïeux, leur donnait peu de profit et devait nécessairement être considérée comme une branche tout à fait accessoire de l'agriculture. Aussi, il y a une trentaine d'années, que celui qui voulait se vouer à l'apiculture dans notre contrée, ne rencontrait qu'ignorance, superstition, préjugés fortement enracinés et personne pour lui fournir les notions même les plus élémentaires. Chaque propriétaire d'abeilles avait, soi-disant, sa méthode, la seule bonne et infiniment supérieure à celle de son voisin. Les secrets étaient soigneusement gardés par la famille. Je me rappelle encore combien on a ri et comme on s'est moqué de moi lorsque je logeai des abeilles dans une ruche en bois (la 1^{re} de la vallée). C'était un événement et une profanation. Je fus non seulement la risée de toute la localité, mais encore gratifié des souhaits les moins tendres pour la prospérité de ma ruche, même par mon vendeur qui m'avait dit : « Je vous vends la ruche, le miel et la cire qu'elle contient ; quant aux abeilles, je ne les vends pas, je vous les donne. »

Aujourd'hui tout cela a bien changé. Comme toutes les autres sciences, l'apiculture a fait des progrès immenses depuis quelques années. Nous avons un outillage complet, des ruches à choix de tous les systèmes, des réunions, des conférences, des visites de ruchers, des expositions, d'excellents traités d'apiculture et des journaux qui nous tiennent au courant des innovations et des progrès réalisés dans tous les pays. On a mis à la disposition du débutant tout ce qui est nécessaire pour un prompt enseignement ; de sorte qu'il peut devenir, en fort peu de temps, un bon praticien opérant avec sûreté sans tâtonnement et sans aucune hésitation.

Quelques conférences, une seule récolte abondante pour notre Jura et surtout l'exposition, chez M. Ruffy, d'un nombre très respectable de bidons remplis, à pleins bords, d'un miel excellent, ont suffi pour faire sortir nos paysans de leur apathie et pour les convaincre de l'immense supériorité de la ruche à cadres mobiles quant au rendement et quant à la facilité d'augmenter le nombre de ses colonies en pratiquant l'essaimage artificiel.

Cette belle rangée de bidons provoqua un véritable engouement. Les vergers se garnirent promptement de Dadant ; on aurait dit qu'elles sortaient de terre comme les champignons. Les débutants étaient tout surpris de ne pas voir un plus grand nombre de ruches chez les vétérans du métier. A les entendre, ils nous étonnaient par leur multiplication, c'est si facile, et par leurs produits, ils affranchiraient la République du tribut à payer à l'étranger pour l'importation du miel. Excellents patriotes, plus ou moins désintéressés, ils

se réjouissaient déjà de contribuer grandement au développement de la richesse nationale.

Il a fallu en rabattre. L'année suivante est venue calmer cet enthousiasme. Une faible récolte, la perte d'une quantité de ruchées nourries trop parcimonieusement, puis de nombreuses et éloquents protestations à coups d'aiguillon ont fait avorter les beaux projets de ces novices. En renonçant, bien malgré eux, à ces visites intempestives et à la division de leurs colonies, ils nous ont préservés de la peste des abeilles.

Je sais fort bien qu'en attribuant les causes de la *loque* aux divers systèmes d'essaimage artificiel recommandés par les traités d'apiculture et les journaux, je suis en contradiction non seulement avec nos sommités apicoles, mais encore avec les chimistes qui déclarent n'avoir trouvé ni spore, ni bacille sur le couvain tué par le froid.

Or, comme c'est une question vitale, une question de vie ou de mort pour l'abeille, il est opportun d'examiner ce qui se passe dans la pratique.

J'ai connu un apiculteur distingué, l'un de nos dignitaires, dont le nom est encore prononcé journellement, qui a débuté avec 18 ruches en paille à son retour dans son pays natal et qui, en cinq ans, est arrivé à posséder 600 colonies d'abeilles. Son système d'essaimage artificiel qui, de prime abord, paraissait tout à fait rationnel, était simple, commode, pratique et à la portée de tout le monde. Il était en outre expéditif et très lucratif. Si l'on estime chaque colonie à 20 fr., un capital primitif de 360 fr. lui a produit 12,000 fr. en cinq ans. C'est un résultat des plus réjouissants, dépassant tout idéal même en théorie, mais en théorie seulement. En pratique ce fut un désastre. Ce rucher disparut plus vite qu'il n'avait été créé. La *loque* arriva, qui détruisit tout, qui anéantit tout. Toutes ses colonies étaient malades en même temps. Pourquoi ? Parce que quatre-vingt-dix-neuf de ses opérations sur cent le conduisaient inévitablement à la ruine totale et complète de son rucher par ses nombreux déplacements de rayons, par la dissémination et l'éparpillement du jeune couvain. Cet apiculteur découragé transforma son magnifique rucher chalet en une maison d'habitation.

A peu près à la même époque, un autre apiculteur des environs, M. S., employa un autre système. Avec ses soixante ruches, il fit soixante essaims, et il arriva au même résultat déplorable. Après trois ans d'agonie, tout était mort dans son rucher.

Mes honorables collègues de la Suisse romande ont certainement connu des apiculteurs qui, en employant d'autres méthodes encore préconisées par les auteurs et les journaux, ont attiré cette peste des abeilles dans leur apier et, de ce fait, ont éprouvé de grandes pertes

provenant toujours de la même cause, le gaspillage du jeune couvain.

Il suffit, du reste, de consulter les rapports de l'expert, M. Vielle, chargé de la visite des ruchers, pour être renseigné sur l'étendue et les ravages de ce terrible fléau qui n'épargne pas même les ruchers où sont prodigués les soins les plus assidus et les plus minutieux.

Au Tessin et en Italie, où l'on s'occupe spécialement de l'élevage des abeilles pour l'exportation de mères et d'essaims, où l'on multiplie et divise encore inconsidérément de petites familles qui elles-mêmes devraient être réunies, on trouve des localités et même des districts tout entiers ravagés par cette redoutable maladie dont l'origine est toujours la même et toujours imputable à celui qui enfreint les lois naturelles, soit surtout au débutant qu'on peut appeler, à bon droit, le *cauchemar* des apiculteurs.

En voyant ce qui se passe dans tous les pays, en Europe comme en Amérique, on peut en conclure que là où le couvain n'est ni dérangé, ni éparpillé, la loque n'existe point ; les abeilles sont en parfaite santé, et que là où il y a manipulation inconsidérée de jeunes abeilles en formation, ce couvain est en partie abandonné, pas *chauffé* et pas *nourri*. Il est tué par le froid ou il meurt d'inanition, se corrompt promptement et la peste est à la porte.

On m'objectera peut-être que la loque existe depuis longtemps déjà et bien avant l'apparition de la ruche à cadres mobiles. Mais rien ne prouve que la dissémination du couvain n'en ait pas été la cause, à cette époque comme aujourd'hui. Della-Rocca, dans son traité d'apiculture de 1790, en parlant d'essaims artificiels par la division des ruches à hausses, nous dit : voilà ce qui se pratiquait *anciennement* en Grèce, etc. Les mouches pouvaient donc, comme à présent, désertir en trop grand nombre la division orpheline pour rejoindre celle qui possédait la mère, et c'est ce qui avait lieu. L'abeille ne change ni son caractère ni ses habitudes.

On a prétendu, les fixistes surtout, que la ruche à rayons mobiles engendrait la loque. C'est une hérésie apicole. A cette occasion, on ne peut lui reprocher que de se prêter, avec trop de facilité, à cette manipulation exagérée de rayons et de satisfaire, avec trop de complaisance, les caprices de l'apiculteur. Si on l'envisage ainsi, elle est complice, voilà tout.

Les grands coupables, ce sont ces différents systèmes d'essaimage artificiel préconisés par les auteurs et les journaux qui nous disent : Nous avons vingt systèmes d'essaimage artificiel ; nous n'avons que l'embarras du choix. Or, en les examinant, on est surpris de voir que la loque ne prend pas plus d'extension encore. Mais le plus

grand coupable de tous, c'est l'apiculteur qui ne raisonne pas ses opérations et qui s'écarte des lois de la nature.

Un rayon sorti du centre d'une ruche, en avril, mai ou juin, est garni de 4 à 5000 mouches en formation et passablement lourd. D'où provient ce poids ? Si nous enlevons de sa cellule une larve ayant atteint toute sa grosseur ou même déjà operculée depuis quatre-cinq jours, et si nous l'écrasons, qu'est ce que nous aurons ? Une grande goutte d'eau blanchâtre et une petite peau ayant servi de poche à ce liquide, mais aucune partie solide. Examinons les vers plus jeunes ; ils nagent dans la bouillie préparée pour leur nourriture. Si ce rayon est rendu à une ruche qui vient de fournir un essaim artificiel, donc trop affaibli pour le couvrir ; s'il est donné à la voisine pour la renforcer, mais qui n'est pas assez populeuse pour l'occuper et le chauffer ; s'il est abandonné ou en partie abandonné par les mouches dans un nucléus, etc., etc. ; qu'est-ce qui arrivera ? Quelques heures après, tout ce liquide, toute cette bouillie, ces 4 à 5000 vers, ces 4 à 5000 pellicules entreront en fermentation et en putréfaction. La décomposition sera complète avant que les abeilles aient tenté même de jeter toute cette saleté hors de la ruche. Or, si cette pourriture-là n'engendre pas la loque, en invitant ce bacille à venir prendre possession de la nourriture préparée et indispensable pour accomplir toutes ses évolutions, on est obligé, forcé même d'admettre qu'il y a deux sortes de pourriture, la pourriture inoffensive et la pourriture meurtrière.

Nous venons de voir ce qui donne naissance à la première, que les chimistes déclarent inoffensive, mais ils ne nous disent point quelles sont les causes de la seconde, ni comment elle se produit, ni quels sont ses caractères. Ils sont muets, complètement muets à ce sujet. Mais ce qu'il y a de plus curieux et de plus étonnant, c'est que ces deux espèces de pourritures sont sœurs et amies, elles ne vont point l'une sans l'autre. Aussitôt que la première apparaît, la meurtrière arrive, à la sourdine, à l'insu de l'apiculteur, avec tout son cortège de spores et de bacilles. D'où vient-elle ? D'où sort elle ? Personne ne le sait, personne ne le dit ; tout le monde l'ignore.

La première que nous connaissons serait-elle la cause principale et la grande coupable, contrairement à l'opinion des chimistes ? Serait-elle peut-être l'organisme sur lequel cet agent destructeur se développe ? Serait-elle le terrain qui, pour permettre la pullulation des bacilles doit, pour ainsi dire, être préparé à l'avance ? Ou bien existe-t-il réellement une seconde pourriture dont nous ne connaissons absolument que les effets désastreux et capable de détruire toutes les ruches d'une localité du fait de la contamination par les colonies

voisines ? La science, me semble t-il, aurait dû, armée comme elle est, se prononcer depuis fort longtemps.

Les apiculteurs, d'accord avec les chimistes qui affirment que le couvain tué par le froid n'engendre pas la loque, me diront, sans doute, que des analyses minutieuses ont été faites par des hommes très compétents, avec les instruments les plus perfectionnés, et qu'on n'a trouvé ni spores, ni bacilles ; que ce qui était vrai une année l'est encore la suivante. Je répondrai qu'il est préférable que ce qui est faux une année ne le soit pas à perpétuité. En apiculture, en apiculture surtout, il y a une quantité de choses que l'on croyait vraies il y a vingt ans et qui ne le sont plus aujourd'hui. Aussi longtemps que la science restera muette sur les causes de ce fléau, la pratique nous autorise à avoir des doutes, sinon une opinion ferme et bien arrêtée.

La physique et la chimie, alliées à la pratique, ont fait faire d'immenses progrès à l'industrie. Par la science, aidée de la pratique, on a réalisé des progrès d'une importance incalculable dans toutes les branches du domaine de l'activité humaine. Mais au cas qui nous occupe, la science et la pratique ne sont pas d'accord. La science dit non et la pratique dit oui. En attendant que l'accord intervienne, il est sage, très sage même, de profiter des dures leçons données par la pratique à ces grands tripoteurs de couvain : notre cauchemar.

Il vaut mieux prévenir un malheur que de s'y exposer pour apprendre plus tard que les savants se sont trompés.

Delémont, 27 décembre 1905.

(A suivre).

F. FLEURY.

COMMENT ON POURRAIT DÉTERMINER LA QUANTITÉ DE NECTAR EMPORTÉ PAR UNE ABEILLE

Les vieux mouchiers disent que les abeilles sont sauvées quand elles ont pris les sauminous ⁽¹⁾ (saules marsaults ou Marceaux). Cela est si vrai qu'il est intéressant de suivre les allées et les venues de nos hyménoptères à l'époque de la floraison des saules. Il est facile de le faire, car alors les bois sont toujours morts et silencieux. Pas de végétaux reverdis, pas de pousses naissantes ! Tout porte au recueillement, à l'observation. Placez-vous près d'un de ces gros arbustes teints d'or ou d'argent : vous entendez un murmure confus ; levez la tête et vous apercevrez des milliers d'abeilles fouillant les châtons ou retournant à la ruche, les corbeilles pleines de pollen. La

(1) En patois liégeois.

vie est là concentrée alors que les géants de la forêt dorment encore du sommeil hivernal.

Je me suis assis bien des fois au pied des saules alors qu'un beau soleil printanier dorait la vallée de ses rayons vivifiants. Dans la solitude, dans le calme plat de la forêt, on est à l'aise pour observer, pour disséquer une fleur, l'analyser et réfléchir sur les particularités qu'elle présente.

M. H. Muller a dit avec raison que les saules sont sur la limite entre les plantes adaptées au vent et les plantes adaptées aux insectes. Ils tiennent des premières l'absence de périanthe coloré, la diclinie sans traces d'organes du sexe qui manque dans chaque fleur ; des secondes ils ont le *pollen cohérent*, un *certain parfum*, la *sécrétion abondante du nectar* et les visites des insectes à profusion.

Et en effet, lorsque le saule Marsault embellit nos bosquets par ses châtons d'or, lorsque la température est suffisamment élevée, les abeilles s'élancent de leur ruche dès le point du jour et travaillent ardemment et sans discontinuer jusqu'au soir. On se croirait à la grande miellée lorsque le trèfle blanc, l'esparcette et les tilleuls sont en fleurs. Les fleurs Marsault secrètent alors des milliers de gouttelettes de nectar que l'on peut voir briller sous les feux matinaux de l'astre du jour. Et l'on entend alors ce sourd murmure bien connu de l'apiculteur, murmure de la gent ailée si affairée lorsqu'elle fait une bonne récolte. Et, à cette époque, ce miel n'est pas sans importance alors que la famille a de nombreux enfants à nourrir au berceau. Longtemps on a prétendu que les saules sont des plantes à pollen seulement. Plus tard, on a soutenu que leurs fleurs distillent peu de nectar. Et quelles en sont les raisons ?

D'abord parce que la fleur était peu connue. Différents organes ont été successivement proposés pour servir de base à la classification des saules : les feuilles, les ovaires, les écailles du châton, l'époque de la floraison. L'étude du nectaire seule a fourni une classification plus logique (1) et a permis d'assurer que la plante produit du nectar. Mais ce nectar étant mis en œuvre dans la ruche à une époque où les vivres sont rares et le couvain abondant, on n'a pu se convaincre de l'importance de la production des fleurs de cette plante en matière sucrée.

Et, en effet, le nectaire appartient à toutes les fleurs du saule, aux femelles comme aux mâles où, bien que quelquefois à l'état rudimentaire, il existe néanmoins et présente les mêmes caractères que dans les fleurs mâles. Cependant, comme il est beaucoup plus développé que dans celles-ci où il semble s'être accru en raison de l'avor-

(1) Vesmael. — Monographie des saules

B. Du Mortier — Monographie des saules de la flore belge.

tement du pistil, c'est par les plantes mâles qu'il convient de commencer les observations afin que l'œil exercé trouve facilement les nectaires dans les fleurs femelles. Le nectaire présente dans les fleurs du saule trois dispositions différentes. Chez les marsaults et les osiers, il se compose d'une seule pièce allongée et terminée par une glande nectarifère. Dans ce cas, cet organe unique se trouve placé à l'opposé de l'écaille florifère, c'est-à-dire entre l'axe du châton et les organes générateurs, de façon que les étamines ou le pistil sont placés à côté du nectaire.

Au contraire, dans les saules proprement dits, il existe deux lames nectarifères distinctes : l'une située à la place que nous venons d'indiquer ; l'autre entre les organes générateurs et l'écaille florifère ; en sorte qu'ici les étamines et l'ovaire sont insérés au centre du nectaire. Il est bon de rappeler maintenant la loi de Sprengel si nous voulons nous faire une idée du pourquoi de l'attraction que ces fleurs présentent pour les apiaires.

« Quand une espèce entomophile présente des fleurs de sexes différents qui ne sont pas réunies en une même inflorescence, les fleurs ou les inflorescences mâles attirent l'attention par leur taille, leur nombre, leur nuance ou leur *odeur*, plus que les femelles, et les hermaphrodites plus que les femelles. »

Il résulte de cette loi que les insectes visitent d'abord les fleurs les plus apparentes, celles où il y a du pollen ; ils passent ensuite aux fleurs où il y a des stigmates à polliniser. Je dois dire cependant que mon expérience personnelle m'a fait découvrir à certains moments plus d'abeilles sur les fleurs femelles que sur les fleurs mâles, mais alors ces dernières étaient presque flétries. La fécondation avait eu lieu et les abeilles ne pouvaient conséquemment rechercher du nectar que sur les fleurs femelles. Mais ce qui m'intéresse chez les fleurs du saule, c'est l'apport de matière sucrée qu'elles fournissent aux abeilles à une époque de l'année où les fleurs à nectar sont complètement absentes. MM. Doolittle et Quimby ont observé le travail de l'abeille sur le *Salix fragilis*. Ils ont ensuite tué plusieurs insectes et les ont disséqués. Le résultat de leurs investigations est resté négatif, alors qu'ils avaient aperçu les abeilles fouillant avec la même ardeur fébrile que quand elles récoltent du miel en été.

Nous ne devons pas conclure de ce fait que les saules sont tous pauvres en miel. D'abord la richesse des nectaires varie d'après la composition des sols, l'état calorique et hygrométrique de l'air, les décharges électriques. Plus d'une fois, j'ai enlevé des abeilles sur les saules ou à leur rentrée dans la ruche ; je les ai écrasées, pressuré leur jabot et soumis le résidu à l'action des réactifs. Le plus grand nombre a fourni de la matière sucrée. Il s'agit maintenant de doser

cette matière sucrée. Il serait assez facile de le faire à cette époque de l'année où le nectar est absent puisque les fleurs manquent. De plus, les saules fleurissent le plus souvent avant les autres essences forestières. Quelques pipettes minuscules, des burettes de Gay-Lussac graduées permettront à l'apiculteur de se donner une idée à peu près exacte de la récolte du nectar fournie par une abeille à l'époque de la floraison des marsaults. Nos expériences n'étant pas terminées, nous nous permettrons de reprendre cette étude au printemps de 1906 et de fixer les idées par des chiffres.

A Forêt (Trooz) lez Liège (Belgique).

E. VAN HAY.

FEUILLES GAUFRÉES OU AMORCES ?

L'*Apiculteur*, dans son numéro de janvier 1906, publie le résultat d'expériences faites par M. Brunerie dans le rucher expérimental de l'Ecole d'agriculture à Fontaines (S. et L.) pendant les années 1901-1905, avec quatre ruches, dont deux avaient les cadres du magasin garnis de bâtisses et deux les cadres du magasin vides, mais amorcés seulement sur deux à trois millimètres d'épaisseur. Voici les conclusions :

« De l'examen des différents tableaux résumant la marche générale de toutes les ruches, en ne tenant compte que des variations de poids chaque année, on remarque un gain brut à peu près semblable pour chaque groupe des deux ruches. Il est même un peu plus élevé pour la moyenne 1901-1904 pour le groupe des ruches sans bâtisses. »

« L'ensemble des résultats obtenus avec les quatre ruches précitées, de même que ceux obtenus avec plusieurs autres, viennent confirmer nos remarques antérieures à 1900. Elles nous permettent de conclure, pour notre milieu spécial, que l'emploi de la cire gaufrée ou des bâtisses, tant pour le nid à couvain que pour les magasins, ne constitue pas une opération économique suffisante, pour en encourager l'utilisation. »

On croit rêver en lisant ces lignes ! S'il en est ainsi, pourquoi achèterait-on encore des extracteurs ? Que d'argent dépensé inutilement pour achat de feuilles gaufrées ! Et pourquoi se servirait-on encore de cadres ? Revenons simplement au fixisme ! Alors plus de dépenses inutiles pour cire gaufrée, cadres, extracteurs ni même — pour de gros bidons !

Mais voilà ce qui me rassure un peu ; je lis sur la même page :

« Il faut bien signaler, *même sans bruit*, tous les ennuis éprouvés par le plus grand nombre des apiculteurs mobilistes en rencontrant dans les ruches organisées avec la cire gaufrée des rayons gondolés, collés ensemble, quand ils ne sont pas totalement effondrés sous le poids des abeilles. »

A cela nous répondrons : Nous nous servons des feuilles gaufrées depuis qu'on en fabrique et nous n'avons jamais éprouvé les ennuis dont M. Brunerie se plaint. Si les feuilles se gondolent ou qu'elles s'effondrent, c'est parce que la qualité de cire est mauvaise ou que l'apiculteur ne sait pas les fixer convenablement ; mais alors pourquoi accuser le système des fautes que commet l'apiculteur ?

Nous engageons beaucoup nos collègues à faire des essais comparatifs pendant la prochaine miellée et de nous en communiquer les résultats.

U. G.

L'APICULTURE AUX FRANCHES-MONTAGNES (JURA BERNOIS)

Je n'habite la montagne que depuis le printemps dernier, et, à mon grand regret, je me suis vu dans l'obligation, par suite de changement de poste, de vendre mes dix magnifiques Dadant et Burki. Mais comme la culture de l'abeille est mon plaisir favori, j'ai pu, dans mes tournées, par des visites de ruchers, me rendre compte de la manière dont est pratiquée l'apiculture dans le magnifique pays des Franches-Montagnes. Altitude : 1000 à 1100 mètres.

En premier lieu, je dois dire que la culture de l'abeille y est malheureusement passablement négligée, et les ruches à cadres ne s'y rencontrent qu'en très petite quantité. La majorité des propriétaires d'abeilles ne peuvent abandonner leurs ruches en paille et les trouvent au-dessus de tout.

Je ne suis pas partisan de la destruction complète de la ruche en paille, si sa construction est bien comprise. Ce que l'on rencontre ici, est la ruche en général de trop petite dimension et le trou, pour le passage des abeilles du nid à couvain dans la capote, beaucoup trop restreint ; chez la plupart, il serait possible de le fermer avec un simple bouchon de bouteille.

Comme l'on voit donc, il y aurait encore beaucoup à faire pour améliorer et développer l'apiculture dans nos parages. Quelques conférences produiraient certainement de bons effets et engageraient nombre de personnes à entrer dans notre société.

Comme production, le pays, d'après ce que je constate, est assez favorable et l'apiculteur au courant du métier y trouverait certainement son profit.

La récolte de cette année de M. Zumkehr, à la Ferrière, en est la preuve évidente : vingt-deux ruches, dont la bâtisse de plusieurs n'était pas complète au printemps, lui ont donné cinq cents kilos de miel.

La situation des ruches quant aux provisions est, cet automne, très défavorable, à cause du mauvais temps des derniers mois ; les populations, également, sont faibles par suite de l'arrêt de la ponte produit par les froids prématurés.

Les Bois, le 17 novembre 1905.

MEYER, gendarme.

ESSAIMS ARTIFICIELS



Rucher de M. John BASSIN, à Marchissy.

Voici une manière de faire des essaims artificiels qui convient surtout aux débutants qui veulent s'agrandir, à tout prix, sans frais et sans dangers. Sur la fin de la première récolte, choisissez une forte ruche, supprimez la reine, et laissez élever. Quand vos alvéoles sont prêts à éclore, divisez votre ruche. Supposons que vous ayez six cadres de couvain et douze alvéoles, vous pourrez faire six essaims. « Je mets toujours deux alvéoles par essaim. » Vous mettez

un cadre de couvain avec les abeilles qu'il porte et vous ajoutez des cadres bâtis ou des feuilles gaufrées en suffisance et ainsi de suite pour les autres essaims. Il ne vous reste plus qu'à transporter vos essaims à la place de bonnes ruches ; ils seront de suite renforcés par les butineuses de ces ruches.

Il est rare que des essaims faits de cette manière manquent, ils récoltent presque toujours pour passer l'hiver et donnent d'excellentes ruches pour le printemps.

John BASSIN, Marchissy.

NOUVELLES DE L'ÉTRANGER

Amérique. — La grande Société nationale apicole de l'Amérique a nommé président, avec 724 sur 876 votants, notre distingué collaborateur M. C.-P. Dadant ; nous félicitons bien sincèrement M. Dadant de cet honneur et nous espérons que cette nouvelle charge ne l'empêchera pas de nous gratifier comme par le passé de ses excellentes communications.

Les *Gleanings in Bee Culture* publient depuis nouvel-an une traduction française de leurs articles sous le nom de « L'apiculture nouvelle » ; revue s'occupant de la culture des abeilles. Directeur-gérant : M. Emile Bondonneau.

Allemagne. — Depuis environ 13 ans les apiculteurs allemands sont divisés en deux camps bien distincts : les *Jungimker* ou partisans de Gerstung, et les *Altimker* ou partisans de Dzierzon. Nous avons développé dans le temps ⁽¹⁾ les théories de Gerstung et mentionné la lutte ardente entre les deux groupes d'apiculteurs. L'animosité paraît vouloir s'apaiser et il est même question d'une union entre le *Reichsverein* (Société des Jungimker) et la Société centrale des Altimker ; la bonne cause ne pourrait que gagner par cette alliance.

Le sucre, frappé d'un impôt considérable, est cher en Allemagne ; aussi les apiculteurs avaient demandé aux gouvernements de bien vouloir exonérer celui qui serait employé pour nourrir les abeilles. Pour prévenir les abus, le fisc avait essayé de dénaturer le sucre fourni aux apiculteurs en y mélangeant du son ; mais ces essais n'étaient pas encourageants, le son, en se dissolvant avec le sucre, formait une pâte qui facilement tournait à l'aigre. On était donc forcé d'abandonner ce système et de chercher un autre expédient.

Le numéro de janvier de plusieurs journaux apicoles contient un appel pressant aux apiculteurs et aux sociétés de fonder des stations d'observations comme nous les avons depuis longtemps. On commence à apprécier partout les enseignements qu'un apiculteur intelligent peut tirer en observant régulièrement la marche d'une ruche sur balance, les variations du temps et de la température, le développement de la végétation, etc.

Hongrie. — Le ministre de l'agriculture de ce pays a nommé en 1881 trois conférenciers pour encourager l'apiculture et répandre les connaissances nécessaires à la bonne tenue d'un rucher ; mais déjà en 1885 ces trois professeurs ne

(1) Voir *Revue internationale*, 1892 et 1898.

pouvaient plus suffire à la tâche et trois autres furent nommés de plus, avec un inspecteur pour surveiller tout le travail. Cet inspecteur a sa résidence à Budapest, tandis que les conférenciers ambulants se fixent dans différents endroits du pays. Dans leurs cours, qui durent pendant toute la belle saison, ils enseignent la théorie et la pratique de l'apiculture. L'inspecteur reçoit un traitement de 2000 ⁽¹⁾ couronnes avec 1200 couronnes pour courses et 700 couronnes pour jetons de présence. Les conférenciers ont 1600 couronnes de traitement fixe, 1600 cour. pour jetons de présence et 350 à 490 cour. pour frais de déplacement. La dépense totale pour cette branche se monte à 30,250 cour. par an.

D'ailleurs 28,200 cour. sont consacrées chaque année à l'achat d'outils (extracteurs, ruches, couteaux, brosses, voiles, etc) qui sont distribués gratuitement aux pasteurs, instituteurs, agriculteurs, forestiers qui s'occupent d'apiculture ; une partie de la somme est employée à des primes pour des travaux méritants. A Gödöllo on a établi une station d'essai avec 200 à 600 ruches et un domaine de 25 hectares.

(*Leipziger Bienenzeitung*).

CORRESPONDANCE

Izeron (Isère), le 20 octobre 1905.

Bien cher Monsieur,

Voici encore une année apicole terminée, et si quelques-uns de mes confrères peuvent remplir leurs bidons, je les en félicite de grand cœur, mais j'avoue bien humblement que je suis loin d'être dans le même cas.

Dans ma dernière lettre, je vous disais que j'espérais prélever sur chacune de mes colonies une moyenne de 10 kg. sur ce qu'elles auraient pu butiner à la montagne où je les avais montées : je n'eus même pas cette douce consolation et fus obligé non seulement de leur rendre tout ce qu'elles avaient monté dans les hausses (déduction faite de ma provision familiale), mais de leur distribuer en outre quelque 700 litres de sirop, car elles n'avaient rien ou presque rien dans leurs corps de ruche. Je ne pus même pas compter sur les blés noirs qui étaient magnifiques et qui viennent chaque année me fournir un appoint bien appréciable ; car depuis le 15 août jusqu'à fin septembre, et cela tous les jours, la pluie ne fit que tomber.

Dans mes colonies, ce furent les italiennes ou leurs croisements qui eurent le moins de vivres à la visite générale que je leur fis dans la première quinzaine de septembre et cela ne me surprend que médiocrement, car elles avaient beaucoup plus de couvain que les communes. En effet, tandis que ces dernières n'avaient que 3 et quelquefois 4 cadres de couvain, les premières en avaient de 6 à 8, et remplis de haut en bas, laissant espérer un bon hivernage et de ce fait de fortes populations pour le printemps. Aussi je crois fort, à moins de surprise, que l'été prochain ne voie la disparition totale de la race commune en mon rucher. Cependant, je ne me prononce pas encore définitivement, car je ne connais cette race

(1) 1 couronne : 1.05 franc.

commune que depuis deux ans seulement, n'ayant eu que des italiennes plus ou moins pures auparavant, et veux essayer encore une saison avec elle avant de la condamner définitivement.

J'espère même pouvoir faire l'essai d'une reine italo-carniolienne que je viens de donner ces jours-ci à une colonie occupant encore 8 cadres bourrés d'abeilles.

Toutes mes colonies sont maintenant resserrées entre leurs planches de partition, car mon opinion est formelle là-dessus, du moins pour chez moi, qu'une colonie n'occupant que les cadres qu'elle peut occuper, resserrée entre ses planches de partition et couverte d'un bon coussin rempli de matières absorbantes, hivernera bien mieux qu'une autre laissée sur ses 12 cadres et n'aura pas de traces de moisissure : j'en ai fait à mes dépens la triste expérience, mais il est vrai de dire que mon rucher est situé dans un endroit très humide.

Je crois que cette année, d'une manière générale, le miel fut moins beau que les précédentes, car le peu que j'en ai gardé n'est pas blanc, mais bien jaune légèrement foncé. Il commence à granuler.

Il ne me reste maintenant qu'à vous prier de pardonner ces quelques lignes et de vous remercier pour la peine que vous vous donnez pour rendre votre bulletin à la hauteur de son prédécesseur, chose qui n'était pas facile mais à laquelle vous avez parfaitement réussi.

En attendant le réveil de nos petites bestioles, berçons-nous de nouvelles et douces illusions que dans le fond du cœur nous espérons tous se voir réaliser.

Louis fils.

Novalles, le 5 octobre 1905.

Pendant le mois de septembre, la diminution de ma ruche sur bascule a été de 2,8 kg. Il est maintenant une autre question sur laquelle je voudrais vous entretenir. Il y a environ trois semaines, soit vers le 15 septembre, par un jour pluvieux, je remarquai une sortie intempestive des abeilles dans deux de mes ruches isolées ; après un petit moment d'examen, je vis les abeilles d'une ruche, que nous appelons n° 1, entrer à l'autre extrémité du rucher dans une autre ruche que nous appelons n° 2. Dans toutes les autres ruches les abeilles étaient tranquilles, mais comme cela pouvait me donner du pillage, je bouchai avec de la toile métallique l'entrée de la ruche n° 2. Un quart d'heure après, tout était dans l'ordre ; le lendemain, croyant bien faire, j'ouvrai de nouveau la ruche n° 2, mais dix minutes plus tard le manège du jour précédent avait recommencé avec plus d'intensité ; cette fois, après avoir fermé de nouveau la ruche n° 2, je la transportai dans une remise où je la laissai huit jours ; après quoi je la remis de nouveau à sa place ; c'était le soir, alors que toutes les abeilles étaient rentrées. Malgré cela, il n'y avait que quelques instants que j'avais ouvert la ruche, que les abeilles de la ruche n° 1 étaient de nouveau tout en émoi et recommençaient leur manège ; ce que voyant, je fermai, le lendemain de grand matin, la ruche n° 1 pour permettre aux abeilles de l'autre de prendre un peu d'air. Dès lors, pour avoir la paix entre ces deux colonies, j'ai toujours dû en avoir une de fermée pendant que l'autre était libre.

Chose à remarquer, aucune autre ruche n'a cherché à piller ce n° 2 et les abeilles du n° 1 ne cherchent pas noise à d'autres ruches, pas même à sa sœur,

car elle est accouplée. Ces deux ruches sont abondamment fournies de provisions, je n'ai donné à manger ni à l'une ni à l'autre ; le n° 1 possède une reine de 1905, le n° 2 une bonne de 1904. A l'heure actuelle, il y a encore du couvain dans toutes les deux. Voilà une chose qui m'intrigue et sur laquelle je serais tout heureux d'avoir votre avis.⁽¹⁾

Veuillez agréer.

A. MAYOR.

NOUVELLES DES RUCHERS

L. Robert-Aubert, apiculteur-constructeur à St-Just-en-Chaussée (Oise). — La récolte du miel en 1905, d'après les prévisions, devait être bonne. Le temps froid du mois de mai a décimé nos abeilles et arrêté net l'élevage du couvain.

Le temps doux a commencé le 25 mai et fini le 3 juin, ce qui a fait 9 jours de miellée.

En général sur 20 colonies, il y en avait tout au plus 3 ou 4 assez fortes en population pour profiter de la miellée et emplir leurs magasins.

Ces ruches fortes étaient presque toutes peuplées d'abeilles métisses italiennes.

Lorsque le mois de mai est froid, il est urgent de bien nourrir ses abeilles pour arriver à la miellée avec des ruches populeuses.

Depuis 36 ans que je cultive les abeilles, je ne les avais jamais aussi bien soignées ni aussi bien nourries pendant le mois de mai. J'attribue à ceci le résultat assez satisfaisant que j'ai obtenu.

La récolte du miel en 1905 a été de 8 kilos en moyenne par ruche tout en laissant à chacune une provision de 16 kilos.

Les apiculteurs mobilistes de l'Oise ont obtenu un résultat assez satisfaisant ; il n'en est pas de même dans les départements plus au Nord, où les abeilles n'ont pas trouvé leurs vivres.

Dans certaines contrées de l'Est, les abeilles ont pu recueillir une abondante récolte de beau miel butiné en grande partie sur le sainfoin.

Beaucoup d'apiculteurs du centre et de l'Ouest nous ont encore signalé des contrées favorisées ; il en résulte que l'année 1905 est à la fois bonne pour plusieurs départements, passable pour d'autres et mauvaise pour la plus grande partie de la France.

Au 15 juin environ, guidés par le temps et la miellée, nous faisons une visite dite de stimulation ; nous écartons du couvain le miel déjà emmagasiné en rapprochant les cadres vides.

Notre récolte au mois d'août se fait rapidement, toujours vers le soir pour éviter de rendre les abeilles mauvaises.

Nous opérons à trois : le 1^{er} s'occupe de l'enfumoir et enlève les planchettes, le 2^e, décolle, retire les cadres du magasin, brosse les abeilles et passe les cadres à un 3^e qui les range dans les boîtes à cadres ou dans des magasins vides.

Courant septembre nous pesons les colonies pour l'hivernage, nous enlevons

(1) Voir prochain numéro.

ou nous remettons du miel suivant le cas, puis nous mettons les portes d'hiver et couvrons le dessus des ruches pour les garantir du froid.

Nous sommes de plus en plus satisfaits du résultat de nos ruchers couverts ; hivernage parfait, manipulation facile, récolte simple à faire et sans piqûres.

Ces ruchers nous donnent la satisfaction de pouvoir mettre des abeilles dans des endroits où il serait impossible d'en cultiver ; ils évitent les risques entre voisins et mettent à l'abri de tous les incidents qui arrivent journellement avec les ruches en plein air.

L. Canel, Congénies (Gard), 25 décembre. — Je regrette que le *Bulletin* nous donne si rarement des nouvelles de ruchers du Midi de la France. Presque toutes les nouvelles sont du Centre, de l'Est et du Nord ; du Midi, rien. Les apiculteurs de cette contrée sont cependant communicatifs par nature.

Cette année mes 13 colonies m'ont donné 25 essaims que j'ai pu caser ; j'estime qu'il y en a eu près de 30, car plusieurs se sont sauvés. Voyant la quantité d'essaims, dont quelques-uns étaient énormes et ne voulant pas augmenter mon rucher, je me suis décidé à faire construire des rayons, et d'étouffer les abeilles en automne. Je n'ai donc gardé que 9 essaims qui m'ont donné 53 cadres garnis de cire et de miel ; tous avaient leurs provisions pour l'hiver, sauf deux.

M. Charles Cuvillier, à Saint-Nicolas, 13 janvier 1906. — Année très mauvaise pour l'apiculture dans le Pas-de-Calais, sur 6 ruches Dadant-Blatt que je possède je n'ai obtenu que 48 kilos de miel.

Maurice BELLOT, apiculteur, à Chaource, Aube (France)

expédie dès maintenant et jusqu'en avril : Ruchées entières en ruches de paille, Abeilles italiennes, croisées et communes, ainsi que reines et essaims. Demander les prix.

Pour cause de départ

A VENDRE

69 ruches en paille et 40 à cadre.

Vente du 15 mars au 27 avril.

S'adresser à M. L^s MATTHEY-TRUAN, Vallorbe (Vaud).

AUX FABRICANTS

de

FEUILLES GAUFRÉES

Le soussigné, ancien fabricant de feuilles gaufrées, ayant déjà une clientèle faite, prendrait la vente de cet article pour son compte ou celui du fournisseur.

Prière aux fabricants de lui envoyer leurs prix-courants pour la vente en gros et leurs conditions

BOVET, P., négociant,
à SALES près Bulle.